

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

En An. 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30

Les abonnements se paient invariablement d'avance.

Le Numéro  **Cinq Sous**

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

En An. 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30

Les abonnements se paient d'avance de 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

80ème Année

1er Septembre 1927

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 23 JUILLET 1907

DES AMIS DE LA FRANCE.

Correspondance de Prague :

Avant que je vous parle des Sokols et des prodiges qu'ils nous ont révélés, il est nécessaire que vous sachiez quelque chose de ces amis les meilleurs que les Français ont ici. Choix arbitraire sans doute, car les amis de la France, en ce beau et chaste pays, c'est tout le peuple tchèque, et les hommages dont nous sommes les plus fiers ne sont pas ceux que nous avons recueillis dans les cérémonies officielles. Il est juste cependant que je désigne les hommes avec qui nous avons vécu durant ces jours de fête, et à qui nous devons les marques du zèle le plus affectueux et le plus touchant.

En premier lieu, je nommerai le maire de Prague, le docteur Charles Gros, avocat, qui, dans toutes les réceptions, eut la grâce de donner aux Français la présence sur tant d'invités étrangers, et qui, aidé de Mme Gros, accueillante et empressée, multiplia pour nous, dans les cérémonies aussi bien que dans la familiarité de son logis, les témoignages de son amitié. "Vous savez, nous dit un jour dans un toast non distingué, consul général, M. Colomès, de quel métal son zèle fait les liens qui attachent le docteur Gros à notre pays, quand je vous aurai dit qu'à mon arrivée à Prague, il y a deux ans, il connaissait à peine notre langue, mais qu'il a mis à l'étudier tant d'ardeur qu'il la parle maintenant avec l'aisance que vous savez."

J'ai écrit, dans mon premier article, les noms de M. Ladislav Pinkas et de M. Lubomir Jerabek. Retenons-les, car ils sont ceux d'amis fidèles et éprouvés. Je dirai de M. Pinkas, s'il veut bien m'y autoriser, qu'il est presque des nôtres. Il en est par la naissance, par l'éducation, par des traditions de famille, par la pratique de notre langue. Il est né aux Vaux-de-Cernay, d'une mère française, si je ne me trompe; le peintre français fut son père, et il resta l'un des intimes du salon d'Edouard Pailleron. Il occupa en Bohême une situation éminente. Député à la Diète, conseiller municipal de Prague, il possédait en outre un cabinet d'avocat des plus réputés. Son zèle pour notre pays est ardent, minutieux et incessant. Il préside l'Alliance française de Prague, qui tient réunion toutes les semaines, et il a hérité cette dignité aussi bien que sa culture française de son père. Celui-ci fut en Bohême un francophile militant et intrépide. C'est lui qui fonda en 1853 cette section de l'Alliance française, première filiale étrangère de la Société mère constituée à Paris l'année précédente. Mais cette institution ne fut, dans la continuité de son dévouement aux intérêts de notre race, qu'un accident. En 1871, il avait fait mieux. Alors que des prisonniers français, échappés aux prisons de la Bavière, de la Saxe ou de la Silésie, trouvaient en Bohême des cœurs empressés à les consoler, la maison de M. Pinkas père, à Prague, leur fut, entre beaucoup d'autres, ouverte la première. On leur prodigua des soins maternels; nul ne la quitta sans que son lendemain fût assuré; on s'ingéniait à les distraire, et, le soir, en souvenir de leur patrie malheureuse, on leur jouait "La Marseillaise".

Voilà quels exemples ont, enfant, M. Ladislav Pinkas. Il y est resté fidèle. Admis à son foyer, qu'embellissent le charme de Mme Pinkas et la présence de deux beaux enfants, j'ai pensé à retrouver un coin de France. Lorsque l'on décide, il y a quelques semaines, d'inviter la municipalité parisienne, c'est lui qui que ses collègues, tout naturellement, désignèrent à Paris pour régler les détails de la visite, et nous vîmes à tout instant avec quel tact il s'est acquitté de sa mission.

M. Pinkas appartient au parti des "Jeunes-Tchèques"; son ami, le docteur L. Jerabek, quoique son âge n'y soit pour rien, est un "Vieux-Tchèque"; mais leur ancienne et solide amitié se retrouve sur un roc résistant, qui est l'amour de la France. Que ne devons-nous pas aussi à M. Jerabek? Il n'est pas une minute de son temps qui, depuis une demi-

ne, n'ait été réservée à notre service, et, si je ne suis pas près d'oublier tant de soins, je m'humilie cependant à la pensée que peut-être, par notre faute, quelque pauvre diable aura gémé en prison un peu plus longtemps qu'il n'eût été juste. Car M. Jerabek, en même temps qu'il est conseiller municipal, est juge d'instruction, et, tandis que le juge se prodigue pour nous, ses dossiers dorment. Il est même encore — il est surtout, dirai-je — homme de lettres. Amoureux des vieilles pierres, fervent de son incomparable et glorieuse ville, il n'est pas, dans Prague, où pourtant fourmillent les beautés, une maison, un porche, une grille, une enseigne, un pignon, dont M. Jerabek ne connaisse l'histoire séculaire et dont, conseiller municipal, il ne prenne à cœur de défendre. A l'imitation de son ami M. Charles Normand, qui est un ami des Tchèques et fut de toutes ces fêtes, il a fondé une Société du Vieux-Prague, et il est membre d'honneur de celle du Vieux Paris; il a écrit, sur des curiosités de la ville, une foule de monographies dont on a vanté l'exactitude, la pénétration et le style; il a publié notamment une étude très complète et très brillante sur le cimetière juif de Prague, qui est le plus ancien du monde, et qu'il connaît et décrit avec une compétence de savant et une âme de poète — je le sais par expérience. Qu'il soit ici grandement remercié, et qu'il nous permette d'associer à son nom celui de Mme Jerabek.

Il y a deux hommes encore que je nommerai après eux: M. Henri Hantich et M. de Cenkow, celui-ci secrétaire de la municipalité et attaché aux délégations françaises dont il fut le diligent et affable conducteur, ce n'est là professeur de français, écrivain fertile, dont les nombreuses études, publiées dans notre langue, sont une contribution très précieuse à l'histoire de la Bohême, et en outre, pour cette occasion, cicerone infatigable et érudit, dont l'ardente et obligante angoisse fut un pavé de la ville nous demeurait ignoré et l'une de nos minutes employées!

Les Français ont d'autres dettes encore, qu'ils ne doivent point négliger d'acquiescer. N'oublions ni l'éminent M. Podlipny, ancien maire de Prague, ancien président des Sokols, orateur éloquent et beau, qui trouva pour les Français des mots émouvants, et notamment, pour celui qui rédige ces notes, des paroles affectueuses et fortes qui touchèrent son cœur; ni M. et Mme Cimacek, qui nous donnèrent le plaisir d'une ravissante soirée aux lempions dans la fraîcheur de leur jardin; ni le docteur Scheiner, président général des Sokols, aussi affable qu'il est actif, et qui ne néglige aucune occasion de nous marquer ses sympathies; ni le directeur du Théâtre National tchèque, M. Smorand, qui nous ouvrit toutes grandes les portes de ce beau théâtre, dédié à l'honneur de la patrie par un admirable effort de la générosité publique, et qui nous y donna à applaudir, entre autres, un très bel opéra de Smetana, "Libuše", dont l'inspiration plonge aux racines mêmes de l'histoire de la Bohême, et qui fut joué dans le monde entier, sauf en France. Ah! monsieur M. Smorand, qui avez le goût si sûr et l'esprit si curieux, ne connaissez-vous pas "Libuše", et si vous la connaissez, ne l'aimez-vous point? En lui ouvrant l'Opéra, vous donneriez à votre Paris de belles soirées, et quel renom impérissable vous vous assurerez chez les Tchèques!

A coup sûr, je n'ai pas nommé tous ceux à qui nous sommes redevables de quelque obligation. Qu'ils soient assurés du moins que nul de nous n'en néglige aucune. Mais je n'omettrai pas qu'un de nos compatriotes, fixé à Prague, M. Fériaud, fut pour nous d'une obligeance exceptionnelle et continue, dont il convient qu'il soit remercié, et je n'oublierai pas davantage quelle part revient, dans la part française de ces fêtes, à notre consul général, M. Colomès. Installé à Prague depuis peu d'années, il

s'y considère à juste titre comme le grand agent commercial de la France et s'est donné comme tâche de développer les échanges entre la Bohême et nous. Tâche difficile, car le Français est routinier et ne daigne point s'inquiéter de la vie des autres peuples; avec quelle force, en dix endroits de ses notes sur l'Allemagne, mon collaborateur Jules Huret ne l'a-t-il point observé? Connaît-il seulement, ce Français, Prague et la Bohême? Sait-il que ce vieux et jeune pays montre, depuis vingt-cinq ans, une étonnante et progressive activité industrielle?... "Hélas! nous disait M. Colomès, combien de lettres recevons-nous de France, qui s'arrêtent à Prague en Hongrie!" L'œuvre tentée par le consul général est méritoire; il la conduit avec persévérance et habileté, car il est diplomate, et nous le devons remercier d'avoir songé à ménager aux délégations du Conseil municipal de Paris et de la presse, dès leur arrivée, une entrevue avec le gouverneur impérial de la Bohême, le comte de Coudenhove, qui nous fit, au bureau du Conseil et à moi-même, l'accueil le plus empressé. Assez souvent la presse intervient contre des fonctionnaires maladroits, pour qu'elle manque au plaisir et au devoir de signaler, quand elle les rencontre, les agents qui savent servir au loin les intérêts français. M. Colomès est de ceux-là. Les Tchèques le savent et l'apprécient; il n'est pas inutile que l'on connaisse en France la situation privilégiée qu'il a su conquérir parmi eux.

UNE Belle découverte.

Correspondance :
Rochefort, 12 juillet.

Depuis quelques jours il n'est bruit, à Rochefort, que d'une importante découverte scientifique due au travail et à l'intelligence d'un étudiant en pharmacie de notre école de médecine navale. M. André Lancien, tel est le nom de cet étudiant, aurait trouvé un corps nouveau de propriétés radiographiques remarquables.

J'ai voulu me rendre compte de la véracité de ce bruit, et je suis allé voir M. André Lancien. C'est un jeune homme de vingt et un ans, un fort joli garçon maigre, de taille au-dessus de la moyenne, à la physionomie ouverte et expressive, au regard vif et scrutateur, à l'air modeste et timide; il est né à la Rochelle, où son père, mort depuis deux mois, était directeur d'une compagnie d'assurances. Je pris ce jeune homme de bien vouloir me parler de sa découverte.

Ma découverte, me répond-il, presque scandalisé; mais je n'ai rien découvert; je sais bien que des amis trop zélés m'attribuent le bénéfice d'une importante, d'une merveilleuse, d'une sensationnelle découverte; il ne faut rien exagérer. On m'accable d'épithètes laudatives; on me comble d'éloges; trop de flurs et, puisque vous voulez bien m'interviewer, je suis heureux, encore que je déteste l'interview, de saisir l'occasion que m'offre votre journal pour mettre toutes choses au point. La vérité y gagnera et moi aussi.

"J'ai tout simplement trouvé la combinaison d'un corps nouveau, le molybdate d'uranyle. Ce molybdate d'uranyle dont je viens d'opérer la synthèse est un sel qui unit le molybdène au radium par l'intermédiaire de l'uranium. Sa radioactivité correspond à celle du bromure de radium (activité, 40). J'aime à croire que la facilité de sa préparation et que son prix de revient relativement minime le feront préférer au bromure de radium d'égale activité, dont il semble d'ailleurs avoir toutes les propriétés physiologiques sans en présenter les inconvénients. J'ajoute enfin que les expériences auxquelles je me suis livré, au point de vue physique surtout, permettent d'espérer qu'il aura des applications industrielles des plus importantes. Et c'est tout. Vous voyez combien on a tort de m'appeler un savant.

— Mais n'avez-vous pas communiqué vos intéressantes recherches à l'Académie des sciences? — S., monsieur; conseillé par

mes maîtres, qui m'ont toujours entouré de leur sympathie, j'ai envoyé un mémoire à l'Académie. J'ai d'ailleurs la grande joie de de vous apprendre que, dans la séance du 24 juin dernier, M. Le Chatelier, membre de l'Institut, professeur de chimie minérale au Collège de France, a consacré les lignes suivantes à ma trouvaille: "Quand on fait agir, dit l'éminent académicien, le molybdate d'ammonium sur l'azotate d'uranyle, il se produit un précipité. Le dosage de l'uranium et du molybdène conduit à la formule MO₄ Ur O₂ qui exige Ur pour 100 55 3 Mo 22 3. Cette combinaison est donc un molybdate d'uranyle. Le rendement est théorique."

En ce qui concerne le radioactivité de ce corps nouveau, M. Le Chatelier ajoute: "Convenablement isolé, le molybdate d'uranyle voit ses propriétés physiques et chimiques se modifier. Après trente heures, la poudre a pris une couleur jaune d'or, elle est devenue insoluble dans l'acide nitrique où elle blanchit seulement, et c'est plus réduite par l'alcool éthylique."

Le molybdate d'uranyle est un corps radio-actif. On a comparé son action avec celle du bromure de baryum et de radium (activité 40), et avec l'azotate d'uranyle. Les trois corps ont été enfermés dans des tubes d'égale dimension et mis en présence de plaques Lumière, en prenant des précautions pour éviter l'influence réciproque des trois corps. La pose a duré cinq jours. La radioactivité du composé molybdo-uranique est sensiblement équivalente à celle du bromure de baryum (activité 40) et très supérieure à celle de l'azotate d'uranyle.

— Et voilà, conclut M. Lancien, à quoi se réduit une sensationnelle découverte.

— Mais comment avez-vous trouvé ce molybdate d'uranyle.

— En faisant des expériences sur la "lumière noire". J'ai beaucoup et longtemps travaillé; si je réusis!

Après avoir vivement félicité le jeune étudiant, j'eus l'honneur d'être reçu par le distingué directeur de l'Ecole de médecine navale, M. le docteur Buret.

— Lancien, me dit-il, est un des élèves les plus studieux que j'ai jamais connus; c'est un sujet d'avenir. Par faveur spéciale, j'ai autorisé chaque jour à se rendre à La Rochelle auprès de sa mère, car je sais que chez lui il a construit avec ses propres moyens un four électrique et installé un laboratoire où il passe les heures de loisir que lui donne l'école. Ici, tous nous l'aimons. Quant à moi, je lui ai témoigné mon entière satisfaction en le priant de faire dans notre grand amphithéâtre, devant les professeurs et ses camarades, une conférence sur sa découverte.

M. le vice-amiral Bugard, préfet maritime, assista à cette conférence à l'issue de laquelle Lancien fut complimenté très chaleureusement.

G. MAUBERGER.

Les aérostats "France" et "Patrie"

Paris 12 juillet.

Je voyais hier, depuis les fenêtres de mon quatrième étage de l'avenue de l'Observatoire, les évolutions magistrales du ballon "Patrie". Je me rappela alors avoir vu pour la première fois, il y a vingt-trois ans, ce spectacle merveilleux d'un navire aérien évoluant à son gré dans l'espace, et je me souvenais aussi des émotions que j'avais éprouvées l'année suivante, en 1885, en prenant place à bord de l'aérostat la "France". Habités comme nous l'étions au calme idéal des ascensions libres, nous nous sentions délectablement surpris de nous trouver à bord d'un aérostat où tout vibrait et qui semblait un être vivant, ne demandant qu'à nous obéir. Et lorsque, après les hésitations du départ, nous étions à notre manque d'expérience, nous nous sentimes emportés vers Paris que nous voulions atteindre, nous en fumes tellement heureux qu'abandonnant la lecture de nos instruments et l'exé-

cution de nos manœuvres, nous nous embrassâmes, mon frère le capitaine Charles Renard, notre aéronaute civil Date-Poidevin et moi, ne trouvant aucune parole pour exprimer notre enthousiasme.

Lorsque le capitaine Charles Renard travaillait, en 1883, à la construction de son aérostat dirigeable, tout le monde considérait la navigation aérienne comme une utopie. A l'appui de cette thèse, on citait les insuccès d'ingénieurs éminents, comme Giffard et Dapay de Lôme. "Je ne me crois pas plus fort qu'eux, disait-il, mais je profite de leurs expériences, et j'ai pour moi le temps, le plus précieux auxiliaire de tous les chercheurs." L'événement lui donna raison. Grâce à une pile électrique de son invention, il put faire descendre le poids du cheval vapeur à 44 kilos, ce qui était, à cette époque, d'une invraisemblable légèreté. Il fit ainsi possible d'emporter une machine de 9 chevaux, et d'obtenir, par rapport à l'air supposé calme, une vitesse de 6 mètres 50 par seconde. A cinq reprises différentes, au cours des années 1884 et 1885, l'aérostat la "France" exécuta des voyages fermés, avec retour impeccable à son point de départ.

Ces expériences furent accueillies par le public avec un enthousiasme que l'inventeur ne partageait pas complètement. Il avait parfaitement que la vitesse de 6 m. 50 ne permettait de remonter le vent que dans le quart environ des circonstances. Il savait aussi que la puissance motrice nécessaire pour la doublement devait être huit fois plus grande et par suite le poids du cheval-vapeur devait descendre à 5 kilos environ.

Pendant qu'il travaillait avec acharnement à ce problème, l'industrie automobile se développait et reconstruisait également la nécessité impérieuse des moteurs légers; de nombreux ingénieurs dirigeaient leurs efforts dans ce sens; peu à peu le poids du cheval descendit jusque au dessous de 5 kilogrammes, ce qui réalisait le rêve des aéronautes.

Les premières applications réussies des moteurs à pétrole aux aérostats dirigeables furent celles de Santos Dumont. Or, étant données les dimensions de son ballon et la puissance motrice dont il disposait, il aurait dû réaliser une vitesse d'environ 11 mètres par seconde, au lieu des 7 à 8 mètres obtenus. Le colonel Renard fut très frappé de ce résultat; fallait-il y voir le renversement de ses théories et la fausseté des formules qu'il avait tirées de ses expériences de la "France"? Il ne le crut pas et expliqua de la manière suivante les résultats constatés: "Il ne suffit pas de manier un aérostat d'un moteur de plus en plus puissant pour augmenter sa vitesse; à partir d'une certaine limite, il se produit des mouvements de tangage, dont le premier résultat est de ralentir la marche en avant du ballon, et qui, si l'on force la vitesse, augmentent d'amplitude et deviennent de plus en plus inquiétants et même dangereux.

Santos-Dumont avait dû se tenir instinctivement au-dessous de la vitesse critique.

Résumant sa théorie dans son langage pittoresque, le colonel Renard disait: "Si un aérostat dirigeable doit atteindre sa vitesse critique en dépassant 20 chevaux-vapeur et qu'on le munisse d'un moteur de 100 chevaux, les vingt premiers serviront à faire progresser le pauvre

Gardez-en un paquet sur une basse étagère. Laissez les enfants se servir.

Uneda Biscuit

est le plus nourrissant des aliments faits avec de la farine. Toujours frais, cassant et propre.

5^c en boîte hermétiquement protégée contre la poussière et l'humidité

NATIONAL BISCUIT COMPANY

aérien et les quatre-vingts autres à se casser le cou."

Pour profiter de la puissance des admirables moteurs d'aérostat, il fallait donc reculer cette vitesse critique, ou, en d'autres termes, assurer la stabilité longitudinale du navire aérien. Tel fut depuis 1900 l'objet des recherches du colonel Renard, qui en donna le résumé et les conclusions dans des communications à l'Académie des sciences, au cours des derniers mois de son existence.

Ces conclusions sont très simples. Il ne faut pas chercher la stabilité longitudinale dans l'adaptation de contre poids, mais la demander à des surfaces disposées vers l'arrière de l'aérostat et agissant comme la queue de l'oiseau sur l'empannage de la flèche, pour maintenir son axe dans la direction de la marche et l'y ramener dès qu'il s'en écarte.

Ch. Renard étudia en outre les dimensions à donner aux surfaces stabilisatrices, la distance à laquelle il convenait de les placer en arrière du centre de gravité et les moyens pratiques de les réaliser.

Le premier ballon construit à Moisson, grâce à la généreuse initiative de M. Lebaudy et aux éminentes qualités d'ingénieur de M. Jalliot, était à déviation au point de vue de la stabilité. Les modèles suivants furent munis d'un empannage à l'arrière, dont l'expérience démontra toute l'efficacité. La supériorité de "Patrie" sur la "France" tient donc à deux causes. En premier lieu, l'allègement des moteurs, qui permit d'atteindre des vitesses à peu près doubles de celle de 1885, et, par conséquent, d'être, dans la plupart des cas, supérieur au vent régnant. En second lieu, un empannage rationnellement étudié, qui assure la stabilité longitudinale.

C'est grâce à ces qualités, à cette stabilité surtout — que je ne pouvais me lasser d'admirer, ayant connu par expérience les inconvénients d'un tangage même modéré — que cet aérostat peut réitérer ses expériences presque tous les jours, exécuter de longs voyages, et enfin démontrer que la navigation aérienne par le plus léger que l'air est entrée, dès maintenant, dans la voie des réalisations pratiques.

Elle fera, de jour en jour, de nouveaux progrès, et, comme en toutes choses, ces progrès ne se font pas l'œuvre d'un seul. Il a fallu bien des ingénieurs pour amener les chemins de fer à leur sommet. Il n'en est pas moins vrai que James Watt, avec sa machine à vapeur, et Stephenson, avec sa locomotive qui fait saut de 5 kil. à l'heure, sont les véritables créateurs de la locomotive sur la voie ferrée. C'est un rôle analogue que Charles Renard a rempli pour la navigation aérienne. Cette gloire ne pourra jamais lui être enlevée, et elle suffira à illustrer un nom.

Commandant PAUL RENARD.

Conférence de paix industrielle.

San Francisco, 22 juillet.—Une conférence de paix industrielle commença dans cette ville demain. Deux membres du cabinet du Président Roosevelt, prononcèrent des discours à la session de mercredi. Oscar Strauss, secrétaire du commerce et du travail, parla demain matin de la Fédération Civile Nationale, dont il est président, et dans l'après-midi James R. Garfield, secrétaire de l'intérieur traita la question de la paix industrielle.

Mardi, le second jour de la conférence, sera consacré entièrement à la discussion du maintien avantageux de la paix industrielle tant pour le patron que pour l'ouvrier.

La conférence prendra fin jeudi.

L'arrestation de l'ex-ministre Nasi cause des troubles en Sicile.

Rome, 22 juillet.—Des troubles sérieux ont éclaté en Sicile à la suite de l'arrestation de M. Nunzio Nasi, l'ex-ministre de l'instruction publique accusé de détournements.

Les Siciliens considèrent l'arrestation de Nasi comme une insulte et des manifestations de protestation ont été tenues dans diverses villes de l'île, meetings qui, pour la plupart, ont été suivis de troubles assez graves.

A Trapani, la ville natale de M. Nasi, les drapeaux ont été mis en berne et les avocats ont déserté les tribunaux. Des démonstrations semblables ont eu lieu à Palerme, Catania, Messine et autres villes.

A Palerme les troupes ont été mobilisées pour disperser une manifestation. La foule ayant tenté de résister aux sommations les soldats ont fait feu, tuant un homme et en blessant plusieurs.

Le Sénat italien a été convoqué ce matin en séance extraordinaire et son président a soumis aux sénateurs l'ordre d'arrestation de l'ex-ministre Nasi.

On croit que le Sénat demandera la mise en liberté de M. Nasi jusqu'au 4 novembre, date à laquelle il s'assemblera en haute cour de justice pour juger l'ex-ministre.



Cluett
CHEMISES
NON SURPASSES POUR LA JUSTESSE ET LE TRAJE
TOUTS BLANCS ET DE FANTASIE EXCLUSIVE
Demandez la Chemise Cluett et l'histoire de son succès Cluett.
CLUETT, PEABODY & CO.
MAISON DE FABRIQUE